

Cuculturalité

Author : zurstrattennicolas

Date : 3 mars 2009

Il y a peu de temps encore, en des temps toutefois reculés pour notre conception du temps atrophiée, circulait le cri : « tout est politique ». Il s'agissait de sortir le Politique de ses sphères séparées et désincarnées, bien gardées par des gestionnaires encravatés, pour mettre la politique là où, de fait, elle était déjà: dans les relations dites privées, dans la façon de vivre le territoire, dans la manière de faire la cuisine, de lutter localement etc... dans notre soi-disant « quotidien ». Il était question – questions éminemment pratiques - de se réappropriier les existences découpées par d'autres, selon des couches horaires et topologiques, en tranches de vie personnalisées.

Constater le désert quadrillé dans lequel s'écoulait les vies dépolitisées par le Politique, ne revenait pas à le déplorer, mais bien à saisir les possibles sur lesquels ce constat ouvrait.

Problème: comment faire pour que le cri « tout est politique » ne s'atrophie pas en slogan ? Quels actes opérer pour que sa puissance propre ne s'affaisse pas, ne nous conduise pas dans un monde où plus rien ne l'est, politique ?

Le serpent se mordrait ainsi la queue, et glisserait à nouveau, nonchalamment, vers la gestion des corps et des âmes. Si vous ne vous occupez pas de Politique, le Politique vous gèrera.

Il se pourrait bien en effet que cet écueil caractérise notre temps : la cybernétique impériale (de kubernêtikê signifiant le pilote d'un navire) et l'hédonisme paresseux, sous prétexte de réappropriation de sa vie (comme si, d'ailleurs, « sa » vie était strictement individuelle), se révéleraient les deux faces de la même médaille mortifère célébrant le podium post-politique. Les constructions collectives d'op-positions fermes - qui troueraient le navire, qui en fabriqueraient d'autres - ou/et de com-positions - qui nous amèneraient à discuter collégialement de la façon dont nous pourrions faire bifurquer ce vieux rafiot, vers des contrées plus respirables - nous font cruellement défaut.

Aujourd'hui, par un retournement fallacieux, il semblerait bien que tout soi devenu « culturel », y compris voire surtout ce qui est dit « politiquement incorrect ». Là où, d'un côté, la Politique conflictuelle court toujours le risque de s'affadir en gouvernement, en pastorat pour humains et où, de l'autre, la réappropriation par les gouvernés porte en elle le danger de perdre sa puissance de contestation/construction, le tour de passe-passe susdit se déclinerait de manière comparable en deux volets distincts mais complémentaires.

Nous baignons désormais, gavés et assoupis, dans l'atmosphère morne du gouvernement culturel. Au pouvoir « dur » a succédé une gouvernementalité « douce », plus fluide, parcellaire, moléculaire. Et la contestation de celle-ci, les demandes sempiternelles de « réappropriation de la culture » par une certaine gôche bien-pensante, servirait ce même pouvoir. Il n'en demandait pas tant...

Dès lors, plutôt que de crier à la « Récupération immonde » de la part du « vil pouvoir », peut-être serait-il temps de questionner la notion même de « culture » et son potentiel nivelant. L'époque, regrettée amèrement par les conservateurs de tout poils, au cours de laquelle les hiérarques décrétaient ce qui avait intrinsèquement la valeur de « bien culturel » est révolue. Le pouvoir et ses têtes chercheuses tentaculaires ratissent désormais à même le sol, voire dans les soubassements de l'underground, pour faire peuple et démocrate philanthrope, à l'écoute. Je suis tenté d'ajouter : surtout de l'underground! Quoi de plus opportuniste et stérile en effet que de succomber à l'injonction qui prescrit l'invention continuelle de nouvelles transgressions et autres provocations ?

Plutôt que se demander, donc, ce qui serait politiquement correct ou non, de débattre inlassablement sur le pouvoir de récupération de la machine kapitaliste, revenons sur les mots que nous utilisons comme s'ils allaient de soi, tentons de discerner qui ils servent et pourquoi: leur (possible) pouvoir de nuisance et/ou d'émancipation.

Si une certaine gauche « récupère » ainsi - en les arasant sur le même plan - les arts de la rue, les arts dits subversifs, le tag, les concours de labour à l'ancienne, les chansons dites contestataires, les fêtes populaires, les cuisines régionales, les savoir-faire du terroir, les langages hétérodoxes,... les processus minoritaires en général, sans nulle distinction, il se pourrait bien que cela ne soit pas par hasard.

Pourquoi ? Car cette mise en équivalence a tout à voir avec la Marchandise, à l'indistinction que provoque la (non-) valeur marchande quantitative. Si tout est « culturel », rien ne l'est et tout se vend à la même enseigne : fausse tolérance qui n'est que la vraie indifférence de l'échange. Il peut tout à fait exister une tolérance répressive... Le respect, désormais, ne s'adosse plus à rien qu'à lui-même.

A l'opposé de ce multiculturalisme insipide, festif et touristique, nous pourrions reconsidérer la force des pratiques dites « culturelles » dans leur singularité irréductible, dans leur réelle puissance minoritaire, verticale si j'ose dire. Nous pourrions retrouver la complexité de ces pratiques, indissociables de tout un monde fait d'êtres humains et non-humains, de saveurs, d'odeurs, de sons, etc... sans lequel l'érection en « Bien culturel » domestiqué n'eut été concevable. Evidemment, cette domestication est parfois très peu vécue comme telle par le citoyen cucultureux, gluant de bonne conscience, évoluant dans un flot amniotique, « authentique » et « pittoresque »... comme à Disneyland. Soit dit en passant, les concepts de Culture et de Tourisme sont apparus de concert.

L'horizontalité de la Culture hégémonique imbibe les divergences dans la même teinture, colonise la Différence, « respectée », sous l'égide du Même « maternaliste » enveloppant. Dans le jour aveuglant de la Culture, toutes les pratiques sont roses. Les goûts et les couleurs, au contraire de l'adage trop ressassé, doivent être précisément ce qui se discute.

Et ce n'est pas le consentement large autour de la litanie selon laquelle « la culture n'est pas une marchandise », qui nous fera sortir de cette logique. On ne peut mobiliser politiquement sur ce qui constitue le plus vicieux vecteur de dépolitisation, de mise en équivalence, de formation

du conforme.

Par ailleurs, le triomphe de la muséification, la sacralisation des « oeuvres passées » participe aussi de cet unanimisme. La gémulation face à l'autel de la Culture serait de toute manière un avachissement anti-politique, parce que fabriquant un consensus morne autour d'une supposée essence culturelle. En outre, elle encourage un rapport schizoïde à l'Etat, remercié de si bien développer des politiques culturelles, et détesté pour nombre d'autres choses, qu'il serait vain d'énumérer ici tant la liste peut être longue.

Bigot et a-critique, l'adorateur de la culture se prosterne sans se poser de question et fustigera son voisin artiste qui ne « travaille » pas.

Il ne s'agit pas ici de magnifier la figure convenue – décidément, on n'en sort pas! - de l'esthète solitaire et incompris, mais d'en appeler à une remise en question toujours à produire de cette soi-disant sphère séparée, de cultiver l'ouverture et la polémique autour des œuvres que l'on tente de nous faire consommer, de dessiner les contours d'un gouvernement culturel qui se gausse de son humanisme progressiste, d'autant plus redoutable qu'il a toujours déjà intégré ce qui tente de le désintégrer, d'essayer de réintroduire la négativité toujours potentiellement édulcorée par les restaurateurs, de tenter de créer des espaces de création où ces problèmes pourront être posés, loin de l'écrasante démocratie du Bien culturel, d'autant plus violent qu'il se veut caressant.

Nous ne pourrions remédier au désintérêt si souvent déploré des citoyens pour la politique sans rompre avec l'idéologie selon laquelle tout est culturel, dans un grand bain multicolore du consentir liquéfiant, dans l'atmosphère du Bien dépolitisant.